

ESSAIS INÉDITS

OBSESSION

Souvent je rencontre une belle
Qui me sourit bien gentiment
Et me remplit d'enivrement :
Mais je dis toujours : " M'aime-t-elle ? "

Que ma destinée est cruelle :
La réponse vient lentement ;
On n'apporte de dénouement
A ce si vague : " M'aime-t-elle ? "

Ah ! que l'idole de mon coeur
Portant la joie ou la douleur
Réponde enfin au : " M'aime-t-elle ? "

Si c'est oui, j'aurai le bonheur ;
Non me fera verser un pleur,
Et plus jamais de : " M'aime-t-elle ? "

EMILIO DOMINGO.

Marieville, septembre, 1903.

L'ISLET AU MASSACRE

" Hâtons-nous de recueillir les légendes populaires avant qu'elles ne s'oublient ", disait un de nos conteurs canadiens.

J'apporte ma modeste contribution.
" Ma légende " n'a, je l'avoue franchement, d'autre mérite que de vous être inconnue. Là-bas, au pays où je l'ai entendu raconter, on la reconnaît, et c'est tout. Mais un grand nombre ne la connaissent pas : c'est là mon excuse.

En face du Bic, — dont quelques-unes des montagnes ont évidemment roulé dans le fleuve, — se trouvent des îlots escarpés, sauvages, aux flancs abrupts, hérissés de noirs sapins, reliés au rivage par mille cailloux bizarres et déchiquetés, à mer basse, entourés d'une ceinture d'eau infranchissable, à mer haute.

L'un d'eux porte le nom expressif et terrible de " L'Islet au Massacre ".

Un jour, les oiseaux chantaient, le fleuve scintillait, les corneilles et les autres oiseaux pêcheurs venaient enlever les poissons de ses eaux, qui se retiraient lentement.

Tout à coup, le chant des oiseaux cessa ; les corneilles firent des cris tumultueux et s'élevèrent en désordre, des poissons aux écailles luisantes dans leurs becs.

Sur la rive, maintenant à sec, une troupe de Hurons débouche précipitamment.

Les guerriers ont l'air abattu ; les enfants pleurent, et leurs mères, qui essaient en vain d'étouffer leurs cris, les aident à sauter, de roc en roc, jusqu'à l'islet — qui n'est pas encore l'islet au massacre.

Dans cet îlot, une grotte. On s'y réfugie. L'émoi cesse : les oiseaux reprennent leurs chants ; et, dans la grotte, les fugitifs, traqués depuis trois jours comme des bêtes fauves, se laissent tomber pêle-mêle sur les durs cailloux et s'y reposent — enfin.

Ils viennent d'un village assez éloigné. Trois jours auparavant, tous dormaient paisibles, dans leurs wigwams.

Au milieu de la nuit, un cri de guerre !

Ce sont les Iroquois...
Le combat dura jusqu'au matin, acharné, sanglant...

Ceux-ci, seulement, s'échappèrent.
Les Iroquois, d'abord occupés à scalper les morts, se remirent à la poursuite.

Mais ils espèrent avoir enfin déjoué leurs ennemis.

Trois des plus courageux sont demeurés dans les bois, pour prévenir tout danger possible, toute surprise.

Ces éclaireurs, ne sont-ce pas eux, qu'on aperçoit maintenant ?

Oui. Et il n'y en a plus que deux...

Ils courent, comme des chiens poursuivis par une bête des bois.

En quelques élans désespérés, ils sont rendus.
Alerte ! voici l'ennemi !

Les enfants redoublent de pleurs. Les femmes, prises de l'énergie du désespoir, aident leurs maris à élever à l'entrée étroite de la grotte un rempart d'arbres abattus.

Hélas !
Le feu a raison de l'abattis ; il pénètre dans le refuge des malheureux ; et, avec lui, les farouches Iroquois.
Le tomohawk a vite immolé ceux qu'a épargnés la fumée...

Il y a quelques années, on visitait encore la grotte presque inaccessible où eut lieu le carnage.
Depuis, une large pierre, détachée de la falaise, en a masqué l'entrée. Les sapins se penchent en vain pour en surprendre les secrets.

Aujourd'hui, sur la rive en partie déboisée, des Anglais ont bâti des cottages.

De blonds enfants courent, là où furent peut-être égorgés les derniers survivants ; pendant que des ossements brisés blanchissent, dans le silence et l'obscurité de la grotte, fermée à jamais.

ALFRED.

LE MENDIANT

Sur un triste grabat un pauvre mendiant
Assis, monologuait et soupirait des plaintes,
Se plaignant du destin, de son sort suppliant,
Et portant sur son front du malheur les empreintes.
L'infortuné disait :

" Plus de soixante hivers,
Plus longs que tout un siècle, ont passé sur ma tête,

Blanchissant mes cheveux. Le malheur, les revers,
La disette d'un loup, jamais un jour de fête ;

De sordides haillons voilant mon corps affreux ;
Point de pain quelquefois et pas même une table.

Pour apaiser ma soif, l'eau du ruisseau pierreux
Qui donne sans compter, honni de mon semblable,
Méprisé, bafoué, l'air soumis, suppliant ;

La terreur des enfants ; rebut, rebut du monde ;
Ayant pas même un nom : Je suis le mendiant !

Est-il plus malheureux sur la machine ronde ?

Je n'ai jamais joui des charmes du bonheur ;
Les ris sont inconnus à mon âme fanée.

Le soleil, là-haut, promène son ardeur
Pour éclairer toujours ma noire destinée !

Et bancal et manchot, horrible, contrefait,
Jamais je n'ai senti le baiser d'une mère ;

Jamais je n'ai goûté les douceurs de son lait ;
Jamais je n'ai connu les caresses d'un père...

Je fus l'enfant maudit ; je fus l'enfant trouvé !
Par un gueux ramassé, dit-on, dans une loque,

Je fus, en mendiant, par le gueux élevé
Au fond de la forêt, dans sa vieille bicoque.

Ayant atteint cet âge où l'on aime les jeux,
Je quittai la forêt pour aller, en cachette,

Trouver d'autres enfants, m'amuser avec eux.
J'arrive en sautillant et, près d'une fillette,

Innocent malheureux, j'étais mon " horreur ".

Ce fut une huée impossible à décrire !...
Ils m'auraient assommé si, rempli de terreur,

Je n'eusse point porté ma honte et mon martyre
Dans la vieille cabane, au fond de la forêt.

Loin des regards méchants, je répandis des larmes,
Des larmes de douleur, des larmes de regret,

Déployant en secret mes premières alarmes.
Ce ne fut point fini.

Pour comble de malheur,
Le vieux tomba malade et, toute une semaine,

Je me vis obligé d'aller, à contre-coeur,
D'aller tendre la main pour obtenir à peine

Quelques morceaux de pain, beaucoup de quolibets ;

De la pitié, très peu, mais souvent des injures,

Du mépris, des clameurs, et même des soufflets,
Sans parler quelquefois de grossières ordures !...

Puis le vieux gueux mourut, me laissant son avoir :
Son gros bâton noueux, son couteau, son rasoir,
Ses sordides haillons et sa vieille cabane

Laissant filtrer la pluie, ouverte à tous les vents ;
Le chaume tout pourri, les planches de platane

Craquant de tous côtés, sans porte, sans auvents.
Pour siège un gros billot et deux souches pour

La terre piétinée en guise de tapis ; [tables ;
Pour compagnons, les vers, les cousins détestables ;

Et pour voisins, les loups : tel est mon noir taudis.
Ajoutons ce grabat, ce vieux grabat immonde,

Sur lequel, accablé, j'étends mon grossier corps
Tordu, bossu, hideux, le plus affreux du monde,

Des monstres monstrueux détenant le recors.
Est-il dans l'univers plus repoussante bête ?

Car je n'ai rien d'humain, sinon mon pauvre coeur.
Une branche de pin pour mettre sous ma tête...

Tel est mon triste sort et tel est mon malheur !

J'éprouve bien souvent de la faim la torture.
Et quand, courbant le front, j'ose tendre la main,

On me jette de loin, pour toute nourriture,
Quelques vieux os rongés, quelques croûtes de

[pain,
Et, malheureusement, tous les jours de l'année,
Prendre la charité. Dieu ! c'est délicieux !

Lorsque, par la douleur, mon âme est consternée,
Si, malgré moi, je sens de mon coeur à mes yeux

Monter, monter, monter des larmes de tristesse,
Tombant comme du plomb et me brûlant les cils,

Jamais, jamais, hélas ! personne ne s'empresse
D'adoucir mon chagrin par d'aimables babilis !

Les Parques ont filé le fuseau de ma vie
Sous les yeux du malheur, sans trêve ni repos.

J'aurais voulu grandir et, malgré mon envie,
Je suis resté nain, nain, certes, mal à propos ;

Et chez moi tout est nain moins le coeur, l'infortuné.

Sous ma grossière écorce un coeur, naïvement,
Aux élans généreux, d'après la loi commune,

Vibra comme un cratère, un jour, pour mon tourment,

Aux souffrances du corps, aux tortures de l'âme
Vint s'ajouter ainsi le martyre du coeur.

J'aimai, mais sans espoir, moi, le maudit, l'infâme,
Et j'aimai d'un amour plus grand que ma laideur,

Et j'aimai d'un amour plus fort que ma misère,
D'un amour de maudit, d'un amour de damné,

Comme jamais mortel n'aima sur cette terre ;
Comme, près du gibet, à mort le condamné

Doit adorer la vie, innocent ou coupable !

O Dieu ! qu'elle était belle en sa simplicité !
Que douce était sa voix, son regard adorable !

Combien tendre à mon âme était sa charité !...
Seule, elle me sourit, apaisa mes alarmes,

Me parlant de mon âme, et de Dieu et du ciel !
Elle seule essuya mes pauvres, pauvres larmes,

M'enseignant doucement à supporter sans fiel
L'injure, le mépris, me perçant, ô mystère !

En même temps le coeur.
O malheur ! O chimère !

O pauvre mendiant ! Je l'aimai comme un fou !...
Mais la mort vint soudain la coucher dans la

[tombe.

Je veux mourir aussi : De grands coups de caillou
Je martèle ma tête et, sur sa tombe tombe,

Tout mon être broyé par un étai de fer.
Je... Pourquoi raviver cette horrible torture ?...

Ce doit être cela les tourments de l'enfer !...
Voilà plus de trente ans que ce tourment-là dure !

Que je suis malheureux !... Ma fée aux doux yeux bleus

Ne viendra donc jamais terminer mon martyre,
Tout au moins adoucir mon tourment fabuleux ?...

Toi, si tu viens, ô mort, tu me verras sourire.
Oh ! viens, je t'en supplie, écoute mes sanglots !"

Le pauvre mendiant vient d'achever ces mots,
Quand la mort, à pas lents, se présente à sa porte,

Et tend bien doucement sur son triste grabat ;
S'assied sur ses genoux, lui disant : " Je t'apporte

La fin de ton malheur :
Tu vas changer d'état !... "

AUGUSTE CHARBONNIER.

montréal, septembre, 1903.